

JULIA LATYNINA

La Chasse au renne de Sibérie

traduit du russe par Yves Gauthier



actes noirs

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A trente-quatre ans, montagne de muscle trop tôt retombée en graisse dans son fauteuil de PDG, Izvolski est le type même de l'homme d'affaires peu scrupuleux de la nouvelle Russie. Ancien gosse aux pieds nus d'une bourgade de Sibérie, il s'est taillé un empire sidérurgique au cinquième rang mondial, AMK, fonctionnant comme un Etat dans l'Etat.

Mais, à Moscou, la banque IVEKO, proche du Kremlin, veut annexer cet empire de "séparatistes sibériens". Une guerre totale est déclarée, où se mêlent, dans une vaste fresque sociale, des tueurs stipendiés par des financiers respectables, des guébistes, flics et fonctionnaires ripoux, des toxicos, des directeurs rouges nostalgiques de Staline, des ouvriers affamés par des mois d'arriérés de salaires, des démagogues antisémites, et quelques rares honnêtes gens.

Bras droit et armé d'Izvolski, ex-juge d'instruction, acceptant sans état d'âme le rôle de chien fidèle, menacé par tous les dangers et les nuits sans sommeil, Denis Tcheriaga n'a qu'un défaut : il est amoureux de la même femme que son patron, la belle Irina, historienne de vingt-cinq ans, fille du peuple.

Viscéralement étrangère à l'univers des *call-girls* surconsommées ou des secrétaires retroussées au moindre caprice de leur patron, Irina, médiéviste avertie, est convaincue que la jeune Russie capitaliste rejoint la Florence moyenâgeuse, une époque où quelqu'un d'entreprenant peut en quelques mois devenir millionnaire... Un pays de cocagne tant que délateurs, traîtres et kalachnikovs n'ont pas pris la parole.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

JULIA LATYNINA

Julia Leonidovna Latynina est née en 1966. Journaliste économique (Echo de Moscou, Novaya Gazeta et The Moscow Times), connue pour son opposition à Poutine et son franc-parler, elle signe régulièrement des articles montrant les liens entre le crime et l'économie. La Chasse au renne de Sibérie est son troisième roman. Les deux précédents sont parus en Russie sous le pseudonyme d'Evgueni Klimovitch.

Illustration de couverture :

© Brian M. Viveros (www.brianMviveros.com)

Titre original :

Okbota na iziubria

Editeur original :

Eksmo, Moscou

© Julia Latynina, 2007

© ACTES SUD, 2008

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00774-4

JULIA LATYNINA

La chasse au renne
de Sibérie

traduit du russe par Yves Gauthier

ACTES SUD

Première partie

UN DIRECTEUR PORTÉ DISPARU

Prenons l'argent et ne parlons pas de justice.

Shi et Nai-An, *Les Méandres*

I

OÙ UN MODESTE CHEF DE GANG DE MOSCOU DÉCLARE LA GUERRE À UN MASTODONTE INDUSTRIEL

Il est neuf heures du matin quand Denis Tcheriaga, directeur général adjoint du Combinat métallurgique d'Akhtarsk *AMK*, descend de l'avion sur la piste bétonnée de Moscou-Domodovo. C'est une matinée d'automne splendide, limpide, blanchie par les premiers givres. Les flaques gelées croustillent sous ses pas. Elles fondront dans la journée, bien sûr. En ville, d'ailleurs, il ne gèle pas. Denis ne peut s'empêcher de penser qu'il fait moins quinze à Akhtarsk en ce moment même, et que l'éternelle bise des steppes y siffle à la vitesse de trente mètres par seconde.

Il faut dire qu'il n'y a pas si longtemps, Denis vivait à Moscou où il occupait un poste de juge d'instruction à la Procuration générale, et que sa fonction actuelle, qui n'a aucun rapport ni avec le laminage ni avec le zingage, tient désormais dans l'appellation de "directeur de la sûreté".

Au pied de la passerelle, l'Audi noire est bien là pour l'accueillir, qui appartient à l'antenne moscovite d'*AMK*, ou plus exactement à la société *Métallurgie-Escomptes*. Denis, emmitouflé dans un onéreux manteau vert sombre à col enveloppant, se glisse aussitôt dans la voiture à l'abri du vent de la piste.

— Où va-t-on? demande le chauffeur en passant le poste de sortie.

— Rue Khlebny, répond Tcheriaga.

Il s'affale, ferme ses paupières fatiguées et fait tourner dans sa tête la conversation qui l'attend.

Futile histoire, en vérité, que celle qui l'amène aujourd'hui à Moscou : voici deux jours qu'on est sans nouvelles

de Nikolai Zaslavski, directeur général d'*Akhtarsk-Contract Limited*, une société-écran d'*AMK* enregistrée aux Bahamas.

Hier encore, pour être franc, Tcheriaga ignorait les tenants et les aboutissants du statut de Zaslavski. Tout juste savait-il que c'était le neveu du premier vice-gouverneur de la région et le copain de Dima Nekliassov, ce dernier occupant un poste clé dans l'immense empire féodalo-industriel appelé pudiquement Combinat métallurgique d'Akhtarsk : le poste de patron d'*AMK-Invest*, une microsociété d'un capital social de dix millions de roubles contrôlé aux trois quarts par le combinat. Autant dire qu'elle était la propriété personnelle de Viatcheslav Izvolski, directeur général d'*AMK*.

Denis sourit en repensant à son premier contact avec le potentat d'Akhtarsk.

Natif de la petite cité charbonnière de Tchernoretchensk, près d'Akhtarsk, Denis s'est battu toute sa vie pour s'arracher à cette maudite bourgade de Sibérie. Il a décroché un diplôme de droit avec une mention d'excellence. Il a trimé comme une bête, faisant une carrière exceptionnelle pour quelqu'un d'honnête. A trente-cinq ans, ce garçon sorti de son trou de province était déjà juge d'instruction à la procureure, dans le service des missions spéciales. Longtemps Moscou était restée pour lui ce qu'elle avait été au temps de ses quinze ans : une capitale magique où s'exauçaient tous les rêves et où l'on pouvait même acheter du saucisson rose. Quand, étudiant plein de zèle, il lisait consciencieusement tous les pavés du "réalisme socialiste" prescrits par ses professeurs d'université, il ne revenait jamais d'une scène ahurissante : celle où le héros, diplômé frais émoulu, quittait Moscou pour les terres vierges, la Sibérie ou le chantier ferroviaire du Baïkal-Amour. Denis, lui, était sûr de ne jamais quitter Moscou.

Or il y a six mois, au troisième étage d'une villa privée située à quelque dix kilomètres de la ville d'Akhtarsk, dans un salon décoré d'une cheminée de marbre et de candélabres plaqués or, le millionnaire Izvolski avait demandé à l'ancien juge, qui avait su gagner sa sympathie : "Qu'est-ce que tu perds en quittant Moscou? Une chambre à l'extérieur du périph? Un bureau meublé de guingois?"

Et Denis avait compris que c'en était fini de Moscou. Le pays s'était morcelé en une poussière de principautés féodales, et l'un de ces princes l'avait débauché de son bureau de juge miteux pour en faire son bras droit. Direction la Sibérie, là même où partaient naguère les jeunes diplômés des romans recommandés par ses professeurs.

Pourquoi avait-il accepté? Pour l'argent? Mais même à Moscou l'argent n'aurait pas manqué : ses collègues vivaient dans des villas et passaient leurs vacances en Amérique du Sud, et jamais personne n'avait cherché à savoir comment un juge sans salaire se débrouillait pour se rendre à la procureure au volant de sa propre Mercedes. Etait-ce alors pour faire chez Izvolski ce qu'on ne pouvait pas faire à Moscou, à savoir défendre l'ordre et le droit? Que non : ce que Denis fait aujourd'hui, c'est tout ce qu'on veut, sauf défendre le droit!

A moins que les valeurs ne se soient inversées et qu'il n'existe plus en Russie de loi impersonnelle? que seul compte le dévouement personnel du vassal à son seigneur? qu'on ne puisse plus servir une loi inexistante mais seulement choisir son hobereau : la dame suzeraine Saltytchikha, jadis connue pour avoir torturé ses serfs, ou bien la fameuse dynastie manufacturière des Demidov? Pour sa part Viatcheslav Izvolski – qui règne en autocrate sur cent hectares hérissés de hauts-fourneaux et d'ateliers de laminage longs de deux kilomètres, sur une couple de banques "de poche" et une dizaine de banques offshore avec en prime une petite ville sibérienne de deux cent mille âmes – Izvolski ressemble plutôt à Demidov.

Naturellement, il a des manies seigneuriales. A preuve, sa passion de la conduite automobile, quand bien même il ne prendrait pas toujours le volant avec une alcoolémie nulle et qu'il ne ferait pas grand cas d'un accessoire aussi subsidiaire que la pédale de frein. La police de la route épouvantée, désespérant de le réprimander un jour, a fini par résoudre à sa manière le problème de la sécurité : elle signale son approche sur les fréquences de service et bloque le trafic – s'il cartonne, au moins, il n'écrasera personne.

Quant à sa garde personnelle, qui le couve en permanence d'un œil attentif, il ne lui reste plus qu'à prier pour que les airbags fassent leur travail si jamais...

Est-ce parce qu'il n'a encore jamais écrasé personne? ou bien en raison de l'inexplicable sympathie du peuple de Russie pour les Ivan le Terrible de tout poil? Toujours est-il que le directeur, alias le Lingot, jouit dans Akhtarsk d'une popularité quasi unanime. Il faut dire aussi que ses ouvriers gagnent six ou sept mille roubles par mois, que les retraités touchent un supplément de trois cents roubles à leur pension et que la ville fait figure d'un îlot de bien-être dans ce coin de Sibérie misérable où les mineurs attendent leurs salaires pendant des mois et les employés agricoles pendant des années.

Certes, Izvolski n'est pas un sucre d'orge. Jamais Tcheriaga n'oubliera ce qui lui est arrivé un mois et demi après son embauche. Tout avait commencé par un sérieux savon que lui avait coûté une fâcheuse initiative (Tcheriaga avait constitué à l'insu du Lingot un dossier à charge contre le vice-gouverneur). L'affaire avait vite dégénéré en une grandiose engueulade avec noms d'oiseaux, tapelements du pied et coups de poing sur la table. Tcheriaga avait bien tenté de se justifier, mais il s'était emporté à son tour dans le même registre. Izvolski était déchaîné. Un pistolet avait surgi dans ses mains, dont il avait voulu frapper Tcheriaga à la tempe.

Finalement, hors de lui et l'allure déconfitée, Denis avait dévalé l'escalier. Sa lettre de démission écrite à la volée et lancée à la secrétaire, il avait hélé un taxi et s'était rendu à l'aéroport. Par chance, l'avion de Moscou décollait dans la demi-heure. Plus de billet au guichet. Mais le personnel, ayant reconnu Denis, lui avait débloqué une place dans la réserve directoriale.

Assis dans l'avion, la gorge serrée de larmes, il regardait la piste. Les herbes épineuses de la steppe ondoyaient sous la bise. C'était surtout l'arbitraire illimité d'Izvolski qui le mettait en furie. On l'avait taillé en pièces et passé à la moulinette sans raison, pour rien.

Il se sentait outragé. Une porte venait de claquer dans sa tête. Les dernières semaines défilaient sous ses yeux comme une sorte de carnaval irréel, accidentel. Il y voyait son Audi noire et son chauffeur obséquieux, sa secrétaire et son bureau luxueux tout garni de chêne, son trois-pièces cossu dans Akhtarsk et sa villa en plein chantier

dans le site boisé de la Pinède, le lotissement des élites, à cinq cents mètres de la datcha d'Izvolski lui-même. La bâtisse était déjà couverte de tuiles vermillon. La veille encore Tcheriaga avait parlé avec le maître d'œuvre de la couleur du carrelage de la salle de bains, et des rideaux du salon, vaste de cent mètres carrés : des tentures? ou bien des persiennes?

Bizarrement, ce conte de fées ne lui inspirait aucun regret. (Pour un ancien petit juge d'instruction, la secrétaire, le bureau et la villa relevaient bel et bien du conte de fées.) Non, ses regrets étaient ailleurs : Tcheriaga avait déjà acquis la sensation de faire quelque chose de grand et d'utile. Il était le général d'une armée certes petite, mais efficace, qui défendait la principauté d'Akhtarsk contre les invasions ennemies des barbares, des gouverneurs, des autorités fédérales. Or, voilà que le général perdait grâce aux yeux du khan Izvolski. Lorsque Tcheriaga avait brandi la menace d'une démission, l'autre l'avait payé d'un sourire méprisant : "La belle affaire! au premier perroquet qui crève, j'en achète un autre..."

Ses regrets allaient surtout à sa mère. Sur les soixante-cinq ans de sa vie, elle en avait passé soixante-quatre et demi dans la cité voisine de Tchernoretchensk, une pauvre bourgade charbonnière où Denis était né et d'où il était parti pour Moscou. Fille d'un déporté en exil, elle n'avait rien connu d'autre depuis l'âge de neuf ans qu'un travail en usine d'armement, un mariage avec un mineur toujours ivre qui l'avait laissée veuve à trente-sept ans, des ennuis de santé précoces et, six mois auparavant, la mort absurde de son fils cadet devenu racketteur dans une bande locale dont le chef avait été supprimé peu après, non sans l'intervention de Denis Tcheriaga. Maintenant la malheureuse se faisait soigner en Israël – parce que les médecins russophones y étaient légion – et devait rentrer d'ici quatre jours. C'était amer de penser qu'elle allait retrouver à son retour, au lieu d'une villa spacieuse, sa vieille bicoque de faubourg sans eau courante, avec des voisins qui n'avaient que des mots orduriers à la bouche.

L'horaire du décollage était dépassé depuis longtemps, mais l'appareil ne bougeait toujours pas de son parc. Les passagers, qui en avaient vu de pires, chuchotaient entre

eux. L'avion de la veille avait été annulé pour des raisons techniques, de sorte que celui-ci partait bondé. Enfin, après quarante minutes d'attente, Denis a vu pointer sur la piste un 4×4 vert sombre qu'il connaissait bien, escorté d'une BMW.

De nouveau la passerelle est apparue. Izvolski s'est extirpé de son 4×4 pour s'approcher de l'avion. Tassé sur son siège, Denis se faisait tout petit. L'instant d'après la main lourde du directeur général se posait sur son épaule.

— Assez gueulé, a dit Izvolski; prends tes affaires et suis-moi.

— Laisse-moi, s'est défendu Tcheriaga, ma démission est sur ton bureau.

— Tu peux te torcher avec, a renchéri le Lingot; viens, il faut qu'on parle.

Bouche bée, les passagers de la classe affaires suivaient le dialogue du khan d'Akhtarsk avec son vassal. Denis s'est soudain senti ridicule. Quelques secondes plus tard, il montait dans la voiture d'Izvolski.

Denis venait de subir un vulgaire test d'admission, ce qu'il n'a compris que le lendemain. Izvolski n'avait rien à foutre d'un homme qui joue la carpe et ravale sa rancœur devant la moindre marque de goujaterie rien que pour rester le zélé serviteur du goujat et préserver ses droits au logement, au chauffeur, à la secrétaire.

L'ultime épreuve s'est jouée le jour suivant. D'une manière méthodique et organisée, Izvolski a entrepris de l'initier aux règles d'un labyrinthe financier que ses plus proches collaborateurs étaient seuls à savoir. A ceci près, s'entend, que nul autre qu'Izvolski n'en connaissait à fond toutes les subtilités. De même qu'un chef de réseau secret connaît par cœur le nom de ses agents sans tenir de registre, le Lingot se gardait de dévoiler à quiconque les arcanes comptables de son usine. Une poignée d'hommes de confiance surveillait différents segments de flux financiers, tandis que le patron cultivait soigneusement les jeux de rivalité et de délation.

Selon Viatcheslav Izvolski, quiconque a le pouvoir d'ouvrir la caisse d'AMK en profite forcément pour se remplir les poches. Aussi a-t-il arrêté le principe de ne jamais

confier à personne un budget supérieur au montant d'une boîte d'attaches trombones pour les besoins du bureau.

Souvent Tcheriaga repense à sa première leçon d'"alphabétisation" financière : Izvolski lui présente le schéma alambiqué des corrélations comptables entre deux banques appelées "de poche", la société *Métallurgie-Escomptes* et une bonne quinzaine d'autres firmes aux suffixes divers et variés. Puis, voyant Tcheriaga hagard, d'ajouter tranquillement :

— Toutes ces firmes se divisent en deux catégories : celles de l'usine, et les autres.

Les firmes de l'usine appartiennent à Izvolski, soit directement, soit par prête-noms interposés. Elles visent à limiter les charges fiscales et à brouiller les pistes. Quant aux autres sociétés, ce sont des ruisseaux qui irriguent les jardins privés. Par exemple, *Rail-Acier* appartient au chef du réseau ferroviaire local et sert à essuyer les ardoises de fret d'*AMK* en échange de produits laminés fournis avec une remise de dix pour cent. Quant à la microsociété *Akhtarsk-Contract*, elle a vocation à graisser la patte des dirigeants régionaux, chose évidente pour qui se souvient que Nikolaï Zaslavski est le neveu du premier vice-gouverneur. Rien de sorcier dans le mécanisme de graissage : le gouverneur profite d'une intervention télévisée pour lancer des pierres dans le jardin d'*AMK*, ou bien téléphone à Izvolski, ou bien encore insinue que le combinat doit passer à la caisse. Après marchandage et accord, le Lingot donne des consignes. Alors *AMK-Invest* vend un stock d'acier à *Akhtarsk-Contract* qui l'exporte et qui, avec l'argent de la recette, importe en retour des biens d'équipement à des prix d'achat sciemment majorés : la marge reste sur des comptes à l'étranger et les patrons de l'usine et de la région se partagent le butin.

D'où un autre problème induit par la disparition de Zaslavski : certes le combinat n'est pas fondamentalement touché, mais l'administration régionale ne va pas manquer de se poser des questions...

Plus tard, quand il songera à cette froide et sèche journée d'automne – ultime journée de paix en prélude à des mois de cauchemar –, Denis cherchera dans sa mémoire des signes prémonitoires, des marques de mauvais augure,

bref, tout ce qu'un homme doué d'intuition doit ressentir en passant sous la mire d'un sniper.

Aucun pressentiment, hélas. Soit que Tcheriaga n'ait pas d'intuition, ce qui est difficile à croire, soit que son intuition ne s'active que si le fusil ou la grenade sont directement raccordés par un fil à l'accélérateur de sa BMW. Mais quand les mécanismes de mise à feu se révèlent infiniment plus subtils et que la grenade n'est que le rouage minuscule d'une machination gigantesque, son intuition prend la clé des champs.

Boris Gordon, chef de la brigade judiciaire du commissariat quatre-vingt-un de Moscou : une vieille connaissance de Tcheriaga. Les deux hommes en leur temps ont enquêté ensemble sur un meurtre commis dans son secteur. En dépit de la traditionnelle lutte de classe qui existe entre le juge et le flic de terrain, ils sont restés plus ou moins bons amis.

— Mes hommages aux capitalistes! s'exclame Gordon en voyant Tcheriaga entrer, le sourire aux lèvres, dans son bureau minuscule meublé d'une table délabrée. Alors, on dilapide toujours la Patrie?

— Quand on aime sa Patrie, on ne la brade pas, lui renvoie Denis.

Mais Gordon darde un œil acéré sur le manteau vert du directeur-adjoint, très à la page, puis sur ses souliers reluisants où se couchent les plis impeccables d'un pantalon gris fraîchement repassé. A ce moment l'éclat qui jaillit de son œil exprime plus que de l'aversion pour l'ex-juge. Un éclat, il est vrai, aussi vite éteint qu'allumé. "Mais qu'est-ce qui m'a pris de me nipper comme une perruche?" pense alors Tcheriaga, un peu tard.

La gêne pourtant se volatilise dès que Denis sort une bouteille de son sac, car la bouteille est grande, carrée, et porte en lettres rouges classiques la marque d'un whisky de malt écossais : comment Gordon pourrait-il ne pas honorer une bouteille provenant, comme il aime à le claironner, de la patrie de ses lointains aïeux?

— Raconte plutôt ce qui t'amène, s'anime Gordon après avoir vidé avec son ami un premier verre du noble breuvage.

— Quelqu'un de chez nous a disparu, dit Tcheriaga.

— Qui donc?

— Nikolai Mikhaïlovitch Zaslavski, né en cinquante-huit, directeur d'*Akhtarsk-Contract*, cinquante-six, rue Herzen, appartement trois. C'est ton secteur.

La main plongée dans sa toison, Gordon se gratte.

— Ça date de quand?

— D'avant-hier.

Un éclat de rire secoue Gordon.

— Et vous en faites déjà tout un foin?! Et s'il était en train de faire la tournée des putes? Ou de se rincer le gosier? dit-il en portant la main à son cou massif et rongé par le col de sa chemise.

— Hier, il a manqué un rendez-vous important.

— Il a une famille?

— Une femme.

— Ils vivent ensemble?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle dit?

— Qu'il est sorti avant-hier et qu'elle ne l'a plus revu. Gordon hoche la tête.

— Tu arrives d'Akhtarsk? demande-t-il soudainement.

— Oui.

— Tu fais quatre mille bornes pour porter plainte pendant que sa propre épouse ne peut pas se traîner jusqu'à moi de la rue Herzen... explique-moi ça?!

— Elle le croit chez une maîtresse.

— Et pas vous?

— Je t'ai dit qu'il avait un rendez-vous important. Et son portable ne répond pas. Un portable hors ligne deux jours durant, ça n'existe pas.

— Ce Zaslavski, c'est une huile?

— Le premier assistant du sous-concierge...

— Alors pourquoi tout ce tintouin?

— Le chef aime les choses nettes.

Gordon griffonne des pattes de mouche sur un papier.

— Le nom de la boîte?

— *Akhtarsk-Contract*.

— Ses activités?

— Elle achète des trucs pour l'usine. Des biens d'équipement, quelque chose comme ça...

Sourire narquois de Gordon qui pose sur son ami deux yeux ronds terriblement semblables à deux feux verts transperçants de sémaphore.

— Plus j'observe les businessmen de votre espèce, plus je les admire. Tiens, cite-moi le nom d'une firme étrangère.

— *China Steel Corporation*, enchaîne Tcheriaga qui pense machinalement à la société métallurgique de Taïwan la plus rentable du monde.

— Parfait. Maintenant dis-moi : *China Steel* achète elle-même ses matières premières?

— Oui.

— Et ses équipements?

— Même chose.

— Et quand elle a besoin d'argent, elle emprunte elle-même? Ou bien elle fait souscrire un crédit à la société *Trucs et Machins*?

— Elle emprunte elle-même, apparemment.

— Alors explique-moi pourquoi c'est différent chez nous, hein? Tel équipement est acheté par *Akhtarsk-Contract*, tel autre par *Akhtarsk-Accord*, telle marchandise est vendue par *Akhtarsk-Bidule* et ainsi de suite... Avec tant de sous-vice-présidents que tu n'arrives même pas à te souvenir de qui fait quoi.

— Boris, mais de quoi je me mêle? Tu travailles pour la judiciaire ou pour l'OBEP¹?

— Je suis dans la judiciaire, soupire Gordon. J'ai trois lascars en cavale, une gonzesse de violée, ma bagnole de service en rade... Et au lieu de galoper après les coupables, je dois partir à la recherche d'un monsieur du business qui, à tous les coups, est en train de se faire une nana dans la piscine d'une datcha...

Tcheriaga baisse les yeux et dit :

— Ta bagnole, on va la réparer. Et tout le reste...

— Quel reste?

— Ben... comment dire, si quelqu'un nous consacre du temps, il doit y avoir compensation...

La compensation, c'était une idée d'Izvolski. Il en avait même fixé le montant maximal.

1. OBEP : Section de lutte contre le crime économique (*N.d.T.*).

Gordon lève les yeux et se met à examiner son ami comme une grenouille d'une espèce protégée dans un vivarium.

— La bagnole, dit-il, d'accord : répare-la. Mais si tu reviens encore une seule fois sur ce reste, tu dégages. C'est clair?

Il se lève lourdement de son bureau.

— Allons-y.

— Où ça?

— Chez la bobonne du... sous-vice-président...

L'épouse de Zaslavski s'appelle Elvira. C'est une quadra petite et dodue, qui cache mal l'expression exaspérée de son visage. L'horloge marque déjà dix heures passées, mais dame Zaslavskaïa porte encore un flamboyant peignoir de velours à la fente relâchée d'où s'échappent, peu ragoûtantes, des cuisses replètes. A ses pieds nus Tcheriagia avise des ongles mal tenus colorés d'un vernis or craquelé, avec de petits poils noirs qui jaillissent d'entre les orteils.

Elvira et Nikolaï se sont connus jeunes étudiants. Ils ont passé une bonne moitié de leur vie commune à dessiner côte à côte des tubes laminés dans le même bureau d'étude. Avec la perestroïka, évidemment, le bureau a périclité. La première charrette a été pour Elvira. Nikolaï, au contraire, a su exploiter des dons jusqu'alors insoupçonnés, allant grossir très vite les rangs des intermédiaires, brokers, privatisateurs... Il faisait commerce de tubes laminés, de bois, de pelisses turques et de gilets pare-balles, vendait du gravier aux cantonniers, jusqu'au jour où il a décroché le gros lot quand son oncle – naguère formateur au comité de district du Parti – a réussi à se hisser au poste de premier vice-gouverneur de la région de Sounja.

Nikolaï n'était pas de ces neveux classiques à la gueule d'abruti qui pullulaient dans toutes les grandes compagnies russes. Ces neveux-là, comme les fils à papa, occupaient d'opulents bureaux où ils ne se rendaient guère qu'une fois par semaine, histoire de s'envoyer leur secrétaire, de déambuler grincheux dans des locaux où d'authentiques travailleurs s'escrimaient entre le téléphone et

l'ordinateur, et de se montrer dans la salle de réunion où ils pouvaient d'un seul mot bien placé faire échouer un contrat en négociation depuis deux mois. Avec une seule certitude dans l'unique circonvolution de leur cerveau : quoi qu'ils fassent, ils ne seraient jamais virés. Ils étaient les ambassadeurs plénipotentiaires de leur papa, de leur tonton ou de leur beau-père. Ils jouissaient de l'immunité diplomatique.

A la différence de ces andouilles, Nikolaï faisait montre d'un esprit raisonné et d'un certain zèle, parfaitement conscient d'une vérité évidente mais rarement comprise par les fils à papa : tonton pouvait valser à tout moment, alors que le combinat, lui, ne bougerait pas. Or, Zaslavski avait très, très envie de rester, même après le limogeage de son oncle... Aussi, dès qu'un litige éclatait entre l'usine et la région, il prenait silencieusement, mais fermement le parti de l'usine et suggérait en douce à son Protecteur des solutions tout à l'avantage d'AMK. Là était toute la valeur de Nikolaï. N'importe qui d'autre à sa place aurait pu rançonner l'usine de la même manière, mais pour la rançonner sans lui faire trop de mal, il fallait tout l'art d'un Zaslavski.

Pendant que Nikolaï trimait comme une fourmi pour le bien-être de sa famille, Elvira s'ennuyait au foyer. Faute d'occupation, elle s'était mise à faire des scènes à son mari qui rentrait trop tard et s'absentait trop souvent.

Résultat prévisible, Nikolaï tout chagrin, jusqu'alors heureux de sa femme et de ses enfants, s'était mis à comparer sa moitié potelée avec les jolies poupées que ses nouveaux amis prenaient pour épouses. La comparaison, on l'imagine, n'était pas à l'avantage d'Elvira.

Les affaires s'arrangeant, Nikolaï n'avait plus besoin de s'attarder au bureau jusqu'à onze heures du soir. Mais il rentrait rarement avant minuit, préférant passer le reste du temps dans les restaurants et les casinos. Jusqu'au jour où il s'est mis à découcher.

— Bonjour, dit Tcheriaga en pénétrant dans l'appartement, je m'appelle Denis, de l'usine d'Akhtarsk.

Dans son dos, Gordon s'applique à s'essuyer les pieds sur le paillason. La femme le regarde comme une mouche empêtrée dans un pot de confiture. La télé résonne fort

derrière la cloison. Apparemment, les visiteurs la dérangent en pleine pub de Pampers, ou dans un effort intellectuel d'une intensité semblable.

— Toujours pas de nouvelles de Nikolai? demande Tcheriaga.

— Non, dit la femme, et tant mieux. Un vrai chat en rut. Ses yeux pourtant sont rouges et dépités.

L'appartement des Zaslavski présente bien. Déco à l'euro-péenne, salle de bains carrelée de rose, salon de quarante mètres carrés richement meublé. Gordon fait le tour des lieux, curieux de découvrir le chez-soi des "nouveaux Russes". Quand il entre dans la cuisine, Elvira fait déjà le service d'un café aromatique. Tcheriaga l'interroge :

— Quand est-il parti d'ici?

— Mardi. Avant-hier.

— Il était comme d'habitude? Pas nerveux? pas inquiet?

— Non.

— Il se plaignait du travail?

— Il ne se plaignait de rien, dit Elvira. Il a bu son café en rouspétant parce que le beurre n'était pas frais. Et il est parti. Encore heureux qu'il ait enfilé son imper.

— Comment ça? interroge Tcheriaga.

— Il ne prend jamais son imper. Dehors il fait un froid de canard, mais il frime en petite veste comme en plein été. Tous les jours je lui répète : "Mets ton imper!" Il me fait : "Je suis en voiture, j'ai pas froid!" Un vrai gosse, il n'écoute rien.

— Donc il ne mettait jamais son imper, sauf mardi dernier?

— Voilà.

— Il découche souvent?

— Oui, répond Elvira. Il a commencé par prendre l'habitude de rentrer vers onze heures du soir. "Tu étais où?" que je lui demande. "Au travail", qu'il me répond. Au travail sur le coup de minuit, voyez un peu. Tenez, à quelle heure rentrez-vous du travail?

— Ça dépend, dit Tcheriaga, parfois vers onze heures, parfois vers une heure et demie... du matin.

Un instant gênée, Elvira se reprend vite :

— Mais lui, il n'était pas au travail. J'en suis sûre. Quand il rentrait, il sentait le rouge à lèvres. Après, il s'est mis à

jouer. Il arrivait à deux heures passées, éméché, dans un taxi du casino. Vous savez, ils ramènent leurs clients gratuitement pour les plumer jusqu'au dernier kopeck... Puis un beau jour, il a commencé à découcher.

— Il perdait gros?

— Va savoir. Il ne me disait ni son salaire ni ses pertes au jeu. Je lui demandais : “Nikolaï, ça te fait combien par mois?” Lui, il posait une liasse de dollars sur la table et disait : “Voilà pour tes besoins. Ça te suffit?” Mais quand on rentre du casino tous les jours à trois heures du matin, c'est qu'on ne gagne pas vraiment. Ou alors le casino ferait faillite...

— Il allait toujours au même casino?

— J'en sais rien. La voiture qui le ramenait portait l'enseigne de *La Sérénade*. Mais c'était l'époque où il couchait encore à la maison. Après, il s'est mis avec cette... moins que rien...

— Avec qui?

— Est-ce que je sais, moi?! glapit-elle. Elle appelle deux fois par jour. Avant, c'était Taïa. Maintenant, c'est Toma.

— Elle appelle ici?! se fait préciser Tcheriaga.

— Sur son portable, explique Elvira. Mais quand il renvoie la ligne, c'est moi qui décroche.

— Et Toma, elle a appelé ces deux derniers jours?

— Je me tue à vous expliquer qu'elle ne l'appelle que sur son portable. Et son portable, il l'a sur lui.

— Où elle habite, cette Toma?

— Pas la moindre idée! Une banale putain, je crois qu'il l'a ramassée au casino.

— Dites-moi, Elvira Stépanovna, était-il vraiment comme d'habitude, ces derniers jours? Ou bien sur ses gardes?

— Comme toujours. Il ne pipait pas. Il se levait le matin, passait à la cuisine, pas rasé. “Le café est prêt?” Comme s'il ne pouvait pas le faire lui-même.

Après un temps de réflexion, Elvira ajoute :

— Ce matin-là, il a voulu mettre des œufs à bouillir. Un dans la casserole, l'autre sur la table. Je lui ai dit : “Tu ne pourrais pas ranger ça dans le frigo?” Il m'a répondu...

Commence alors le récit interminable et confus de la femme sur son histoire d'œufs.

Gordon, près de la fenêtre, pousse un grommellement inaudible.

— Bref, quand il est parti, il était normal?

— Il n'est jamais normal! Incapable de remettre un œuf au frigo!

— A-t-il eu de la visite les deux derniers jours? Des amis, peut-être?

— La veille au soir, oui. Un certain Choura, je crois...

— Un collègue de bureau?

Elvira hoche la tête :

— Qu'est-ce que j'en sais? Un salopard, ce Choura.

— Pourquoi un salopard?

— Une fois, le chien de Macha s'est jeté sur lui. Un jeune berger allemand. Eh bien, il lui a tiré dessus. Vous vous rendez compte? Devant tout l'immeuble. Il a pourtant l'air soigné, ce garçon – un pantalon élégant, une veste, une BMW...

Près de la fenêtre, Gordon tend soudain l'oreille.

— Veste et pantalon, vous dites, pas un costume? reprend Tcheriaga.

Elvira réfléchit. Elle paraît ne s'intéresser qu'à elle-même en ce monde; penser à d'autres l'importune et l'ennuie.

— Non, dit Elvira, une veste et un pantalon.

— Un pantalon large?

La femme acquiesce.

— Cheveux courts?

— Oui.

— Une chaîne en or au cou?

— Non, pas ça.

Tcheriaga se renfrogne. Chaîne ou pas, un gaillard aux cheveux ras qui flingue un chien sans hésiter, c'est une figure type.

— A quoi ressemble-t-il, ce Choura? La couleur de ses cheveux? Gros ou mince?

De nouveau Elvira se fait pensive.

— Comment dire... Moyen de taille. La trentaine passée, comme vous. Un visage ordinaire. Des cheveux noirs, je crois... ou plutôt non, gris foncé... Un peu grassouillet, un chouïa de trop...

Ce détail posé, elle s'interrompt.

— Choura est-il resté longtemps?

— Non, juste le temps de lui remettre une enveloppe.

— Une enveloppe?

Nikolaï, apparemment, l'a gardée sur lui.

Enfin Tcheriaga, non sans manières, prend congé d'Elvira en prenant soin de griffonner son numéro de mobile à Moscou sur sa carte de visite.

— Si Nikolaï reparaît, qu'il me contacte à tout prix, dit-il en sortant.

— Pourquoi? Il a fait des bêtises? s'étonne Elvira le sourcil froncé.

— Alors, qu'en dis-tu? demande Tcheriaga dans la cage d'escalier.

— J'en dis que j'observe une étrange logique : dès qu'un gars du business commence à fréquenter des mecs aux cheveux courts et en BMW, il finit toujours par avoir des ennuis. Même si le bonhomme ne magouille jamais et qu'il passe son temps aux cartes ou à la pêche...

— Ce Choura ne serait-il pas dans vos fichiers, par hasard?

— Moscou, ce n'est pas Akhtarsk. Des Choura comme lui, il y en a des tonnes.

— Vérifie dans tes fiches. On ne sait jamais : peut-être vas-tu élucider le meurtre d'un chien...

— ... Et mettre en cabane le propriétaire d'une BMW.

Tcheriaga dépose Gordon au poste. En descendant de voiture, l'autre soudain demande :

— Mais dis-moi : pourquoi t'occupes-tu toi-même de ce Zaslavski? Vous n'avez pas d'hommes?

— C'est la volonté du patron, ricane Tcheriaga. Notre devise : le chef-cuisinier à la plonge!

Vingt minutes plus tard, tiré à quatre épingles et le visage rasé de près, Tcheriaga pousse la porte vitrée d'un petit bâtiment situé près du métro Profsoïouznaïa. Un curieux qui franchirait par hasard la porte vitrée gardée par des vigiles taciturnes serait pris de vertige à la vue des multiples enseignes fixées au mur. A en croire le nombre de plaques, pas moins d'une vingtaine de sociétés auraient leur siège dans la bâtisse. La vérité est que l'immeuble figure dans les fonds fixes d'*AMK-Invest* et que toutes

les compagnies présentes ne sont rien d'autre que des doubles ou des triples du Combinat métallurgique d'Akh-tarsk, lequel souffre, à l'instar de toutes les entreprises russes dignes de ce nom, d'une pathologie financière aiguë de dédoublement, de détrblement, de décentuplement de la personnalité.

Le vaste hall est tenu par des gars en faction, d'une présentation impeccable : chemises blanches nettes, vestes seyantes, cheveux coupés façon sécurité civile – un peu plus longs que sur les malfrats mais un peu plus courts que sur les gens normaux. Ces garçons sont les recrues personnelles de Tcheriaga. Le voyant entrer, ils se dressent comme des ressorts en exhibant un sourire. Au même instant surgit Youri Breler, le chef de l'antenne moscovite, robuste quadragénaire sculpté comme un champignon, ancien flic. Son vrai nom n'est pas Youri mais Jérémie, avec cette particularité rarissime dans les forces de l'ordre en Russie, celle d'être Juif.

Ni intellectuel, ni banquier, ni émigré... figure inclassable que celle de Youri parmi les Juifs de Russie. Ses idoles sont Bagsi Siegel et Moshe Dayan. Avant d'entrer dans la milice, il a travaillé deux ans comme chercheur d'or, et deux ans comme pétrolier-foreur. Il se définit en riant comme le représentant de la plus petite minorité nationale du Grand Nord, celle des Juifs de Sibérie. En dépit de son entregent naturel, il n'a jamais réussi à faire carrière dans la milice d'Etat en raison de l'antisémitisme larvé (ou déclaré...) qui est le propre des flics. Au début des années quatre-vingt-dix, il a donc monté à Sounja une petite agence spécialisée dans la vente d'informations confidentielles. L'officine s'appelait *Judith* en hommage, comme il aimait à l'expliquer, à la jeune héroïne qui signa jadis avec panache le premier acte de diversion jamais attesté par l'histoire dans les arrières ennemis. L'agence vendait ses renseignements à qui voulait bien les acheter : maires, malfaiteurs, gouverneurs...

Or, il y a trois mois, pour une sombre histoire de magot mal partagé, le gouverneur de Sounja s'est disputé avec le chef des services régionaux de l'Intérieur. Ce dernier excédé a commandé des matériaux compromettants à l'encontre du gouverneur. Et inversement. Naturellement,

les deux parties se sont tournées vers Breler. Naturellement, elles ont l'une et l'autre obtenu les dossiers demandés. Ben quoi? Business is business. Si vous pouvez vendre des poires à des groupes ennemis, pourquoi n'en serait-il pas de même des informations?

Conséquence des charges contenues dans le dossier numéro un, le premier vice-gouverneur s'est retrouvé en garde à vue. Conséquence des charges contenues dans le dossier numéro deux, le chef des services a été suspendu de ses fonctions, obligé de se rendre à Moscou pour s'expliquer longuement sur le fond de l'enquête judiciaire ouverte à l'instigation du patron régional.

Le nouveau chef des services, à qui l'honneur bafoué de l'uniforme faisait pisser de l'eau bouillante, a posé la question qui fâchait : pourquoi ses hommes n'avaient-ils pas été fichus de dégoter des charges contre le gouverneur, alors que Breler, lui, y était parvenu? Renseignements pris, il s'est avéré que les charges en cause avaient bel et bien été collectées par ses services, mais qu'au lieu de les présenter gratis au patron, on avait préféré les refiler à *Judith* en échange d'émoluments raisonnables.

La suite allait de soi, même pour Breler qui aurait dû s'en douter s'il n'avait été une tête brûlée aussi impénitente. La couronne funéraire déposée à sa porte par les hommes de main du gouverneur et la perquisition musclée de Judith n'étaient que les signes extérieurs et bénins d'un mécontentement de fond.

Tcheriaga et Izvolski ont donc procédé au sauvetage de Breler en le plaçant à la tête de leur antenne moscovite. Comme la chose est récente, l'homme ne jouit pas encore de la totale confiance de ses chefs. De fait, le Lingot n'est pas près d'oublier que l'autre s'est grillé en vendant d'un coup des renseignements à deux parties belligérantes.

Breler affiche aujourd'hui un air légèrement soucieux. Ses yeux noirs et tristes dénotent une vague expression coupable. Quelque chose s'est passé, Tcheriaga le sent bien. Quelque chose d'étranger à ce branleur de Zaslavski...

Les deux hommes s'enfilent dans un étroit couloir et montent à l'étage supérieur. Les voilà dans un bureau banal que rien ne distingue des autres, sinon des grappes d'écrans de surveillance pointés sur les abords du bâtiment.

— Tu sais, dit Breler les bras tombant avec un air à la fois étonné et coupable, on est dans le collimateur du racket.

— Qui?

— Un membre des Pattes-Longues. Un certain Kamaz.

— Kamaz? Mais avant c'était Jack...

— Jack a trépassé, soupire Breler, maintenant c'est Kamaz, un petit jeune très précoce.

A mesure que Breler parle, les circonstances s'éclaircissent.

... Les firmes fleurissaient rue Nemetkine, non loin du siège de Gazprom. C'était, depuis la nuit des temps, la chasse gardée des Pattes-Longues. Dima Statsiouk, plus connu parmi les patrons d'étals sous le nom de Jack l'Eventreur – le défunt brigadier du gang –, avait déjà tenté de lever tribut sur la coquette bâtisse joliment rénoverée, qu'une haute grille métallique séparait des immeubles voisins de neuf étages. C'était il y a un an et demi. A l'époque, une grande pointure d'Akhtarsk surnommée le Vizir était même venue en découdre en personne à la tête de sa clique. Une petite mise au point avait eu lieu. Après une brève explication, Jack l'Eventreur avait dû reconnaître ses torts. Plus jamais il ne s'était frotté à la bâtisse.

Mais la semaine dernière, plein comme une barrique au volant de sa BMW, Jack a voulu répéter l'exploit de Gastello, l'inoubliable aviateur kamikaze de l'Armée rouge, en éperonnant une remorque qui avançait cahin-caha sur la route de Mojaïsk, à quelque quarante kilomètres de la capitale. A l'issue d'une joute aussi brève que spectaculaire, la BMW a essuyé une cuisante défaite. Il a fallu extraire Jack en pièces détachées de dessous la remorque.

Le nouveau chef de gang, Vitia Kamaz, dont le physique et les capacités intellectuelles, à première vue, s'inscrivaient en parfaite harmonie avec son escouade, a tôt fait d'inspecter son domaine et, avisant une proie non recensée, s'est présenté devant la bâtisse dès le surlendemain. Gentiment, les factionnaires lui ont fait comprendre qu'il n'avait pas raison. Kamaz s'est buté. Résultat, un face-à-face armé a été fixé pour aujourd'hui dix-sept heures, avec Youri Breler.

— Tu comprends, j'étais absent, fait d'un air coupable le chef de l'antenne moscovite, ils sont venus en douce provoquer Nekliassov sur le parking, les doigts dressés en cornes de chèvre...

Tcheriaga n'ignore pas que les cornes de chèvre, c'est la hache de guerre de toute la canaille de Russie.

— Ce Kamaz, c'est un fêlé? demande-t-il sur le ton du dédain.

— Il a juste envie de frimer un peu. Quand on passe d'un seul coup de l'école maternelle au volant d'une Mercedes...

Tcheriaga consulte sa montre. L'explication aura lieu dans six heures. C'est trop court pour que la police industrielle d'Akhtarsk, ou le commando antiracket, ou toute autre unité inféodée à l'usine rejoigne Moscou par la route. Certes, le combinat possède son propre avion et personne à Akhtarsk ne s'étonnerait qu'on y charge du matériel de guerre, fût-ce un lance-roquettes multiple Igla; mais quant à décharger ce même lance-roquettes à l'aéroport de Moscou-Domodovo sans expliquer le pourquoi ni le comment et sans produire les bordereaux de route avec toute la paperasse, c'est une autre paire de manches.

Une idée mûrit confusément dans la tête de Tcheriaga.

— On appelle les flics? demande Breler.

Tcheriaga fait la moue. Nul doute que le directeur général Izvolski n'appréciera guère que de hauts responsables de la sûreté – excusez du peu – n'aient rien trouvé de mieux que de se faire épauler par des services moscovites. Premièrement, Izvolski méprise Moscou en général et la milice de Moscou en particulier. Deuxièmement, la milice ne va pas manquer de facturer son intervention, ce qui aura le don de l'exaspérer : comment?! si je suis un cuisinier maison, ce n'est pas pour payer des additions de restaurant!

— Pas question, répond Tcheriaga.

— J'aimerais bien agir seul, dit Breler d'une voix blanche.

Il marque un temps de silence. Quand on règle ses comptes, l'usage exige que le plus haut gradé soit présent. Puisque lui, Denis Tcheriaga, se trouve aujourd'hui à Moscou, c'est à lui d'y aller. Si Breler y va, le khan

d'Akhtarsk fera forcément les gros yeux au prochain rapport : en quel honneur Breler est-il allé en découdre avec les malfrats à la place de Denis? D'accord, c'est vexant pour Breler. S'il espérait des bons points, ils iront à Tcheriaga.

Ce qu'il faut, c'est leur donner une leçon mémorable. Sans cadavres, sans coups bas, sans flicaille. Pour qu'ils repartent la queue entre les jambes et comprennent une bonne fois pour toutes que l'usine d'Akhtarsk, c'est autre chose qu'un tenancier de kiosque. Il semble bien que Denis ait une idée.

— On ira tous les deux, dit Denis. Désolé, mais puisque je suis là, il va falloir que je vienne.

Breler acquiesce sobrement.